

Dans les Pays Envahis

Faits et Documents

SUITE

A Tourcoing

Judi, 15 octobre 1914.

LA RÉUNION DU CONSEIL MUNICIPAL

M. Dron, sénateur-maire, a réuni le Conseil municipal, afin de le mettre au courant de l'entrevue avec les officiers de l'Etat-Major allemand. Ceux-ci ont exigé de la ville de Tourcoing, une contribution de guerre de 2.975.000 francs, plus 1.000.000 de francs à titre de-garantie des otages.

La ville se trouvant dans une situation financière plutôt critique en raison des circonstances, M. le Maire a proposé de faire appel à la population en lançant une souscription publique.

Il fut donc décidé d'émettre jusqu'à concurrence de la somme exigée par l'ennemi des bons qui seront admis dans le commerce et remboursables après la guerre. En fait ce n'est qu'une avance que nos concitoyens font à la ville.

Un appel du Maire

L'appel suivant a été adressé à la population :

Judi, 15 octobre 1914.
L'autorité militaire allemande impose à la population, outre de grosses réquisitions de denrées et objets divers, une contribution de guerre de près de trois millions. Cette contribution doit comprendre le plus possible de numéraire (pièces d'or et d'argent) et le reste en billets de banque.

Nous prions les habitants, tous soucieux d'assurer la sécurité de leur ville, de nous aider dans la mesure de leurs moyens à tenir les engagements pris en leur nom. Nous ne pouvons guère compter en ce moment sur une participation élevée des notables commerçants et industriels dont les ressources sont rendues indisponibles par la fermeture des banques et la saisie de toute la réserve de la Banque de France.

C'est donc à tous les citoyens, même à ceux dont les ressources sont les plus modestes, que nous sommes obligés de nous adresser pour nous procurer dans un délai de 4 jours la somme exigée. Plus vite ils répondront à notre appel, plus tôt seront libérés ceux de nos concitoyens qui ont été pris comme otages.

Des reçus de leurs versements, frappés du cachet de la Mairie, leur seront remis par nos collecteurs. Ces reçus seront échangés bientôt contre une somme équivalente en bons de monnaie de la Ville; ces bons équivalront pour eux à la somme d'argent qu'ils nous auront donnée pour toutes les transactions auxquelles ils auront à se livrer dans la région. Les habitants n'éprouveront donc de ce chef aucune gêne réelle et, en répondant à notre appel, ils sauvegarderont leurs intérêts à ceux de tout le monde.

Nous les prions instamment de faire généreusement le sacrifice, pour le bien commun, de leurs disponibilités en numéraire et en billets de banque. Il y va du salut de tous.

Le Maire de Tourcoing,
Gustave DRON.

LES REQUISITIONS

D'autre part, les officiers allemands exigèrent encore chaque jour 3.500 kilos de viande,

10 000 pains, 10 fûts de vin, des provisions de riz, farine, légumes, etc., 8.000 cigares et autant de cigarettes. Ils réquisitionnèrent de nombreux chevaux et voitures.

A CROIX

Une colonne de cavalerie occupe la ville pendant quelques jours

Mercredi, 14 octobre, se présentaient, à Croix, quelques officiers allemands, en vue de s'entendre avec les autorités civiles pour le logement de troupes ennemies de passage.

Une visite fut faite dans la soirée dans les principaux établissements municipaux et industriels de la ville. Des indications furent aussi données aux officiers sur les maisons des particuliers susceptibles de loger des cavaliers. Mais l'attention des autorités militaires se portait sur les immeubles abandonnés par leurs locataires ou leurs propriétaires.

C'est ainsi que la maison de Mme Veuve Lorthois-Lepoutre, rue de la Gare, fut, sur l'ordre des officiers, complètement mise à la disposition des troupes. Un serrurier du Centre fut réquisitionné pour en ouvrir toutes les portes et armoires.

La population, au courant de cette nouvelle, fut anxieuse toute la soirée. La nuit, vers dix heures et demie, elle fut réveillée au milieu d'une vive agitation. Partout, dans presque toutes les rues, l'on apercevait des cavaliers allemands.

En effet, à cette heure-là, des officiers étaient venus frapper à la demeure de M. Telliez, maire. Celui-ci mit le garde Roger à leur disposition.

Dans les deux quartiers du Centre et du Créchet, les maisons des commerçants ayant une écurie furent en majeure partie occupées par la troupe. L'état-major, sous le commandement d'un général, s'installa au château de M. Leclercq-Dupire. Un autre général logea au château Florin.

D'après les déclarations des officiers allemands, ces troupes, évaluées à près de neuf cents cavaliers, arrivaient de Bailleul, où elles avaient été refoulées de Méteren.

Elles se composaient de différentes armes et de nombreux régiments. Chasseurs à cheval, dragons, hussards s'y cotoyaient.

Des réquisitions furent opérées par l'autorité militaire, spécialement pour le fourrage et les graines.

Cette occupation allemande donna à la ville une animation toute particulière. A tout instant, c'était une patrouille de ravitaillement, un peloton de cavaliers, un groupe d'officiers, qui parcouraient les rues de la cité.

Sur la Place, se faisaient les revues des troupes et des chevaux.

Samedi soir, une alerte fut donnée. Un groupe important de soldats ennemis quitta son cantonnement, se dirigeant sur Roubaix. La population crut au départ de la troupe entière. Il n'en fut rien. Quelques instants après, une autre détachement venait prendre la place du premier.

La journée du dimanche se passa dans le calme. Le matin, des soldats allemands, les

Bavarois nous a-t-on dit, ont assisté à toutes les messes célébrées dans les deux paroisses. Parmi eux se trouvaient quelques officiers.

Dans l'après-midi, un aéroplane allemand, un biplan, venant de la direction de Lille, survola à une très faible hauteur la ville et ses environs, prenant la route de Roubaix. Il laissa tomber des ordres cachetés. Les officiers les dépouillèrent et les lurent aux soldats. Les personnes, témoins de ces scènes répétées, ont pu voir, après cette lecture, de nombreux soldats en larmes. C'était l'ordre de partir sur le front.

En effet, à la tombée de la nuit, une grande partie de la colonne, cantonnée à Croix, quitta la ville, prenant la direction de Roubaix. Quelques heures après cependant, de faibles unités revinrent.

Lundi-matin, une animation assez vive se remarqua parmi les cavaliers allemands restés encore dans la ville. C'étaient les préparatifs de départ. A une heure et demie de l'après-midi, en effet, le reste de la colonne était installée sur la Place. Il suivit le convoi qui se dirigea alors sur Roubaix.

Un Croisien tué par un éclat d'obus à Lille

La dernière journée du bombardement de Lille fut marquée par un tragique accident. M Urbain Potage, 28 ans, employé aux Américains, demeurant à Croix, rue de Roubaix, 11, parti pour Gravelines, avait dû retourner par Lille, mais il avait été forcé de passer dans cette ville les jours tragiques du bombardement.

Lundi, vers cinq heures, alors qu'il pensait que tout était fini, il sortit de la cave d'un estaminet, rue des Tanneurs, avec six autres personnes. Arrivés rue de la Canette, un obus tomba près d'eux. Quatre tombèrent. M. Potage reçut un éclat d'obus dans le ventre. On le transporta alors dans un estaminet voisin. Il était mort. Le cadavre, transporté à la Morgue, y fut identifié par le tenancier de l'estaminet, qui lui avait donné l'hospitalité durant le bombardement.

M. Potage était marié depuis un an.

A WASQUEHAL

L'occupation ennemie

C'est dans la nuit de jeudi, 15 octobre, à vendredi, que les Allemands sont venus occuper Wasquehal.

Ils y ont logé quelques jours. Vers dix heures et demie, jeudi soir, la population fut mise en émoi par l'arrivée de 50 automobiles Grand'Place.

1.000 cavaliers suivirent et 1.500 fantassins. Aussitôt ils furent conduits, les premiers dans les établissements commerciaux et industriels, les seconds chez l'habitant et dans la plupart des immeubles communaux. Dans les écoles, les cavaliers placèrent leurs chevaux dans les classes. Toutes les fermes du centre et du Capreau furent

choisies de préférence aux autres immeubles. Là, se trouvaient, en effet, des provisions d'avoine, de foin et des approvisionnements en viande et en légumes, qui furent, partout, presque entièrement réquisitionnés.

So soldats logèrent dans la salle des fêtes de la Mairie. Les drapeaux français qu'ils y trouvèrent, furent déchirés, du moins toute la partie rouge. Avec ces trophées en lambeaux, ils ornèrent toute la salle. Les armes et fusils des civils avaient été mis en dépôt en cet endroit. Les soldats brisèrent les fusils et s'emparèrent des revolvers.

Près de la poste, sur la petite place, une boulangerie fut installée. Elle était composée de 12 fours. Jour et nuit les soldats travaillèrent à la fabrication du pain.

Lundi, dans la matinée, le départ fut donné et l'infanterie et la cavalerie ennemies quittèrent Wasquehal.

Les réquisitions nombreuses faites par ordre de l'autorité, le plus souvent selon le désir des soldats, vidèrent presque tous les magasins et dégarnirent beaucoup les fermes. En général la population eut beaucoup à souffrir du passage des troupes allemandes.

A Neuville-en-Ferrain

Les communes environnantes de Tourcoing sont occupées par l'ennemi. A Neuville-en-Ferrain on signalait jeudi la présence d'une colonne forte de 25.000 hommes de troupes diverses.

Un important convoi de vivres et de munitions était dirigé vers la distillerie. Les artères vers le boulevard de Ceinture sont surveillées par des sentinelles qui défendent le passage aux habitants. Les Allemands auraient installé aussi, dit-on, des pièces d'artillerie sur le fort de Bondues et sur le Mont d'Halluin.

A Lille

LE BOMBARDEMENT

DÉTAILS RÉTROSPECTIFS

Un honorable Lillois, habitant rue Inkermann, s'est réfugié dans notre ville aussitôt l'occupation de Lille par les Allemands. Il a bien voulu nous donner de nouveaux détails sur le bombardement et l'incendie de sa ville. Nous lui laissons la parole :

La journée de Dimanche

— Voici les dégâts que j'ai constatés, le dimanche 11 octobre, vers 7 heures du matin. Rue Gambetta un obus a éclaté sur un des rails du tramway le rail est brisé. A l'entrée de la rue près de la Préfecture les maisons portent traces des éclats de la bombe qui en éclatant a tué le cheval d'un chasseur qui se trouvait au coin de la Préfecture. Cette bombe fut le prélude du grand bombardement qui dura encore mercredi matin.

A l'angle gauche de la rue Masséna, la toiture d'un marchand d'articles de chauffage est défoncée, plus loin à l'angle de la rue des Stations, l'estaminet « Au Saumon » a reçu une bombe en pleine façade, au

2^e étage, faisant un trou énorme dans la maçonnerie. Je traverse la place des Halles me dirigeant vers le monument Testelin. Au coin de la rue Boucher-de-Perthes, une maison occupée par un Espagnol est éventrée, plus loin dans la rue Nationale un obus a fracassé un des piliers du monument Testelin. Le bas du socle à de nombreux éclats, toutes les vitres des maisons sur la place sont brisées.

Je redescends par la rue Nationale, Grand'Place. Le café de Bellevue est encore indemne. De la Grand'Place on voit les traces d'un obus qui a éclaté sur la façade de la Mairie, à la hauteur du 2^e étage.

Rue des Tanneurs un autre engin a éclaté sur une maison au milieu de la rue, crevant une cheminée. On voit les dégâts de la rue Neuve.

Presque toutes les vitres de la rue des Tanneurs sont brisées. Le dimanche matin fut calme.

L'après-midi, nos soldats se tiennent sur la défensive. On barre avec des voitures la rue de Béthune, près la place Richebée. La rue du Molinel, le Boulevard de la Liberté, à hauteur du Musée, sont barricadées. Nos soldats passent armant leurs fusils.

Nous croyons les Allemands dans Lille. C'est une fausse alerte.

Dimanche soir, à 8 heures, le bombardement recommença; vers minuit, le feu éclata rue du Molinel. Une lucarne sinistre éclaira toutes les rues de la ville.

Les pompiers arrivent et font des efforts pour préserver la rue de Béthune. Le côté qui brûle est le côté de la rue du Flot et de la rue du Baillier-Maes. L'incendie se propage malgré tous les efforts. Les habitants dont les maisons brûlent se sauvent dans toutes les directions; beaucoup vont vers la porte de Béthune. Certains nous disent que la rue du Vieux-Marché-aux-Moutons brûle aussi, ainsi que la rue de Fives. Le bombardement reprend vers 5 heures, les obus éclatent de tous côtés, avec un bruit formidable. Le feu se propage.

Lundi, vers 2 heures, je m'aperçois que le feu vient de se déclarer au Musée des Beaux-Arts. De la toiture donnant sur le Boulevard de la Liberté, se dégage une fumée opaque.

A 3 heures, un nouvel incendie se déclare dans la direction de la rue des Postes, puis un autre rue Jacquemars-Gijéle, près du Jardin Vauban.

Nous partons rue Nationale. Les obus éclatent à droite et à gauche, autour de nous. Nous fuyons vers la porte Saint-André.

Les soldats français ne nous laissent pas sortir. Nous pourrions, disent-ils, nous trouver entre deux feux. Nous revenons sur nos pas, rue Basse.

Deux uhlans passent boulevard de la Liberté, allant à la Citadelle. Les Allemands arrivent en chantant et s'arrêtent Place de la République. Ils ont des canons avec eux. Le feu s'est déclaré au Théâtre Place Sébastopol. La Place Richebée flambe derrière la statue de Faidherbe. Les lucarnes de l'incendie éclairent la Place comme en plein jour, il est 18 heures et demie. Le bruit court que la ville va se rendre...

(à suivre)